

## PEINTURE

●  
Baya

### Baya et l’Afrique

par  
Emile Dermenghem

Le jour du Jugement Dernier, Dieu, qui se méfie des artistes mais qui a sans doute pour eux une tendresse au fond de son coeur, leur dira : “C’est créatures, ces pseudo-créatures que vous avez eu la prétention de faire à l’imitation et en concurrence de mes oeuvres, donnez-leur donc une âme, donnez-leur donc une vie”. Et les artistes seront d’abord accablés de confusion. Ce qui se passera ensuite, nul ne le sait. Peut-être est-il permis de rêver que les filles-fleurs et les oiseaux multicolores de Baya, s’animeront et entreront au Paradis avec les ânes de Francis Jammes.

Un compagnon du Prophète disait à un peintre de la Perse qu’il devait renoncer à dessiner des êtres animés. “Comment ferai-je pour exercer mon métier?” protesta l’artiste. “Tu en seras quitte pour faire des animaux qui ressembleront à des fleurs”.

C’est à cet heureux biais que nous devons l’arabesque où tous les êtres sont des fleurs, où toutes les fleurs participent d’une géométrie délicieusement sensuelle, mais qui rejoint le pentacle magique, a comme une valeur d’incantation et témoigne de la grande doctrine métaphysique que tous les aspects de la multiplicité sont de brillantes apparences éphémères, à la fois illusoire et infiniment précieuses en temps que reflets des attributs de l’Être.

Baya, n’a certainement pas pensé à l’interdiction, d’ailleurs relative et contestée, de la reproduction par l’art des êtres animés, non plus qu’à ses conséquences métaphysiques. Toujours est-il que ses femmes et ses oiseaux sont aussi des fleurs, des fleurs somptueuses qui éclatent, qui rampent, qui marchent, qui dansent en lignes et en couleurs d’une richesse stupéfiante, et dont les robes et les plumages sont d’une incroyable luxuriance décorative aux motifs indéfiniment renouvelés.

Quant à ses modelages, qui sont ce que certains préfèrent, qui me touchent moins et m’inquiètent un peu, il faut espérer qu’ils ne prendront pas vie dans les temps d’apocalypse, car ils risqueraient de ressusciter les monstres, bons enfants peut-être, mais pénibles et angoissants de la préhistoire.

La Belle et la Bête est le thème plusieurs fois millénaire des vieux contes et des mythes qui évoquent les aventures de l’âme dans son combat d’amour et de souffrance, avec le Dieu caché qui est en elle, les épreuves et l’élection qui divinisent Psyché, les magies rédemptrices de l’amour. Ce thème est, semble-t-il, celui que préfère Baya, celui qui l’obsède et revient comme un leitmotiv. Il prend les formes les plus rudes dans les modelages : la Belle chevauche la Bête qui l’emporte Dieu sait où. Dans les dessins, il est tout fleurs, arabesques gracieuses, ondulations souples, cols de cygne, chairs douces, robes dansantes.

Il n’est pas sans intérêt de savoir que Baya est née il y a un peu plus de quinze ans sur la rive sud de la Méditerranée, non loin d’Alger, d’une famille et dans une région où se mêlent les sangs et les cultures arabe et kabyle.

L’Afrique du Nord est un pays très vieux, très rude, très fort, très prenant. C’est le “continent de la passion” comme dit François Bonjean. C’est aussi la dernière étape avant le Jardin des Hespérides, où les Pommes d’Or de la Connaissance sont gardées par le Dragon et les Filles de la Nuit.

C’est la terre où s’affrontent, se rencontrent, se marient, avançant, reculant tour à tour, l’Orient et l’Occident, l’Afrique et l’Europe. C’est une île, “l’île d’Afrique”, disaient les anciens géographes arabes, une île de terre rouge entre la mer bleue et les sables d’or.

Dans l’âme de Baya s’affrontent de même, se rencontrent, se marient, se complètent ou se déchirent “sous les yeux d’Occident”, l’âme berbère et l’âme arabe.

L’âme berbère, celle d’une des plus vieilles et mystérieuses races où l’on trouve peut-être les seuls survivants de la race de Cro-Magnon, et les descendants de celle de Chancelade, les héritiers des grands artistes du Magdalénien, race violente, comprimée, travaillée de complexes, tiraillée entre les influences extérieures, mais repliée sur soi, entêtée, courageuse, et dont la poésie, limitée, mais âpre, se complait à ruminer ses malheurs, s’évade par le rêve désordonné. L’âme arabe, orientale, plus souple, plus fine, plus aérée, dont la poésie ne se lasse jamais de chanter la beauté du monde, ou de trouver douceur à se lamenter mélodieusement, moins sur les rigueurs du destin que sur les souffrances du coeur et les épreuves du désir.

Baya (qui a fait la plupart de ses peintures lorsqu’elle n’avait que treize ans) continuera-t-elle à peindre et à modeler? Fera-t-elle “carrière” dans les arts? La technique et le métier succéderont-ils à l’inspiration pure? Est-ce même souhaitable? Pour l’adolescente bronzée aux yeux de gazelle, faut-il rêver l’exposition annuelle et les salons parisiens? Ne serait-il pas, peut-on penser, plus saisissant et plus beau, de disparaître dans la foule anonyme et la vie ordinaire, après s’être délivrée de son extraordinaire message.

(Alger, Octobre 1947)

